

Notes d'ouverture

Écrites par Sarah Starova

en juillet 2002,

et traduites de l'américain par Jacques Sterne.

C'est bien après le premier déchirement, l'éclatement de l'univers ; c'est bien après le premier bal des atomes dans le vide secoué ; c'est bien après le durcissement de la planète Terre ; c'est bien après les cris graves des dinosaures cherchant leur lumière sous un ciel de cendres ; c'est bien après des glaciations et des réchauffements, les remontées et les descentes des eaux ; c'est bien après ces singes qui se mirent debout, inventant peu à peu un temps et un espace, pour arriver à penser au-delà des collines ; c'est bien après le premier récit, pour raconter ce que l'on ne voit pas au-delà des montagnes ; c'est bien après les chasses, les rennes piqués de flèches et les dessins colorés au fond des cavernes envoûtées ; c'est bien les cités des rois chauves, dans la violence des boucliers de fer et des yeux crevés ; c'est bien après les ensemencements, la terre raclée de charrues et les armées des blés ; c'est bien après l'*Épopée de Gilgamesh*, bien après l'*Iliade*, le *Mahâbhârata* et les élaborations de la Bible ; c'est bien après les Indiens aux longues tresses des immenses forêts, c'est bien après le ventre de Bouddha, les clous de Jésus et la révélation de Mahomet ; c'est bien après les empires du Nord et du Milieu, les petits ponts sur les rivières du riz, bien après les voiles superposés des *Mille et Une Nuits* ; c'est bien après les guerres nez à nez toujours recommencées, épées, haches, boues, sang, chevaux renversés, bien après les volcans des canons ; c'est bien après les conquêtes d'or au delà des océans d'écume, bien après les voyages magnifiques des princes du commerce jetant par dessus bord les soies et les épices ; c'est bien après les grandes pestes, les cadavres bleus et les plages pleines de crapauds ; c'est bien après le triomphe de l'imprimerie, bien après la *Divine Comédie*, et bien après les arbres calligraphiés du *Shui-hu-zhuan* ; c'est bien après cette évidence bouleversante, la planète Terre ne sera plus le centre du monde, tout est relatif, même la tuante Inquisition ; c'est bien après la Déclaration des droits de l'homme et la guillotine bourgeoise ; c'est bien après les révoltes des travailleurs dans les faubourgs rayés de cheminées d'usine, bien après les exterminations des sauvages étranges aux peaux rouges ou jaunes ; c'est bien après la gloire des sciences et des progrès, après *Mireille*, après des révolutions aux profondes espérances, après les délicates symphonies de la *Recherche du temps perdu* et du *Quatuor d'Alexandrie* ; c'est un peu après Einstein et Freud ; c'est juste au moment où les guerres habituelles devenaient mondiales et les génocides ordinaires industriels, au nom du profit, juste au moment où les atomes allaient péter et les ordinateurs, les réseaux informatiques, remplacer les blés en des massacres économiques et médiatiques auxquels on ne peut répondre que par des jets de pierres préhistoriques : *un peuple, dans le secret du delta du Rhône en France, se demanda quand l'être humain, ce beau parleur, finira d'empoisonner une planète qu'il se croit destiné à conquérir, ou s'il faudra enfin sérieusement envisager de changer l'humanité et son Histoire idiote pour les remplacer par "quelque chose" de mieux ?*

*

En ce temps-là se vécut, puis s'écrivit, une énorme saga, que l'on pourrait intituler *Les Souterrains de l'Histoire*, la vie secrète de la Camargue et de l'incroyable famille Bloom, en marge de l'« Histoire officielle ». Une extraordinaire aventure que moi, Sarah Starova, historienne des religions, je vais tenter d'exposer, de mettre en scène, d'analyser, à travers divers écrits, diverses sources – un peu comme s'il s'agissait d'un grand spectacle, puisque tout s'est joué autour des drames et des vertus de l'imaginaire, et que nous ouvrons le XXI^e siècle...

*

Où, lectrices, lecteurs, vous allez assister à un spectacle en couleur et en relief, et voilà que vous pénétrez dans un Grand Théâtre, imaginons un immense bâtiment avec des escaliers souverains, des arcades, des colonnes doriques, des dômes byzantins, des péristyles, des étages et des dénivellations, des verrières et des arabesques surmontées des statues dorées des Muses. On pourrait dire que c'est vulgaire et de mauvais goût – mais qui décide du bon goût ?

Ce Grand Théâtre repose, comme une baleine échouée, sur un paysage des bords de la Méditerranée, palmiers, agaves, pins, griffes des sorcières, tamaris, soleils. Car cette saga s'enroule et se coule autour de la Méditerranée, boussole de l'Occident et du Moyen-Orient. Tout, aux bords de la

Méditerranée, s'ensommeille d'une outrance paresseuse, l'herbe est blanche, chaque talus poussiéreux regorge de papiers gras de loukoums, de détritux et de mouches : c'est la civilisation ; une beauté qui aurait cristallisé son éphémère dans la majestueuse affirmation d'une éternité crevassée. Le Sud est sale. Dans la réverbération bleue des mirages, on pourrait deviner, tout autour, Marseille, Gênes, Rome, Brindisi, Athènes, Délos, Istanbul, Chypre, Jérusalem, Alexandrie, Tripoli, Tunis, Alger, Tanger, Valence, Barcelone, Les-Saintes-Maries-de-la-Mer.

Du sommet du plus haut des dômes de ce Théâtre retentissent des trompettes qui annoncent l'imminence du début de la représentation – ce sont des anges mécaniques qui jouent...

Lecteurs, lectrices, vous pénétrez dans ce Grand Théâtre, vous avez mis votre plus belle robe, votre plus seyant costume, avec votre rutilant collier des jours de cérémonie, votre pochette de soie. Ou bien vous avez loué un smoking et vos perles sont en toc : qu'importe, il faut que ça brille ; le beau n'est qu'un clinquant. Et vous avez l'impression d'entrer dans un machin très ancien, en notre modernité. Et dès que vous avez mis la patte dans le grand hall où, sur un carrelage en damier, courent peut-être des singes et des cacatoès, au milieu de la foule, on vous donne un programme. Un programme où, entre les photos en noir et blanc des actrices et des chanteurs, se trouve écrit sur deux pages le résumé, l'« argument » du spectacle.

Cet argument, souvent vous le connaissez – surtout s'il s'agit d'une pièce classique, d'une œuvre déjà semée dans le sol d'une civilisation. On vous le donne à lire pour vous rafraîchir la mémoire. Ou parce que les cantatrices et les acteurs articuleront mal une langue qui, de plus, ne vous est pas familière – ce qui n'est pas le cas ici, aujourd'hui, quand, à moins que certains passages soient mal imprimés ou que fourmillent les coquilles, tout sera lisible, audible.

Mais cet argument, ce résumé de l'action, on vous le donnera à lire surtout pour vous situer dans une perspective, pour être sûr que vous *sachiez déjà ce qui va arriver*. Car il y a un plaisir et une intelligence supplémentaires à connaître l'horizon de cette aventure, sa trajectoire, son *sens*, sa destination ; la vision au départ déjà claire du but, de la construction de l'ensemble – de même qu'avant de pénétrer dans ce Grand Théâtre, lectrices, lecteurs, vous l'avez regardé de loin, vous avez tourné autour pour saisir son architecture, son espace. Et ce qui différencie l'humanité de l'animalité, c'est bien cette faculté ou cette prétention de toujours envisager le futur, l'au-delà, et de s'y projeter. On ne lit pas, on relit : on relie. Notre bouleversement à la lecture des Évangiles vient de notre connaissance de la crucifixion et de la résurrection – de leur *finalité* ! Car, raconter le fil des actions avant le spectacle, c'est aussi comme poser un oracle divin qui prédirait tout : à l'humanité d'accomplir, ou bien de nuancer sinon de perturber dans le cours du quotidien, cette *destinée* – et le suspense et l'émotion résident là.

*

Spectateurs, tandis que, dehors, des taureaux noirs aux cornes en lyre raclent la poussière au loin, s'approchent, prêts à encercler ce Théâtre où vous êtes entrés, vous lisez l'argument, le fil conducteur de ces *Souterrains de l'Histoire* :

En 1939 après Jésus Christ, à l'aube d'une guerre mondiale sur la planète terre, la Camargue – Ce delta du Rhône en France – se coupe du monde, de l'Histoire. Ses habitants se mettent à vivre en autarcie, dans une sorte de paradis retrouvé, de plus en plus archaïque. Et secret.

Les animaux, pour se séparer de la condition humaine, et les humains, pour de subtiles raisons politiques, ont organisé cette rupture, mais la personne qui a tout déclenché est Jeanne de Valençay.

La petite Anne, elle, est née dans ce paradis : en 1947, à sept ans, elle fuit, traverse le Rhône, s'en va dans le monde dit « civilisé », découvre l'Histoire et ses horreurs. En 1963, elle revient en cachette sur cette terre d'enfance, cette utopie dont personne ne parle. Elle retrouve un univers magique et magnifique. Mais, à son retour dans le monde « normal », personne ne la croit, on se moque de ses fantasmes d'un paradis perdu. Les coulisses de l'Histoire, l'hors-la-loi, devant demeurer non-dits, officiellement la Camargue est une terre abandonnée.

Ne reste plus à Anne qu'un manuscrit, écrit par l'amant de Jeanne de Valençay, une courte fable qui raconte comment trois dieux, Je, Toi et Nabucco, « éternellement âgés de cinq ans », ont kidnappé des bébés de Camargue, pour les conduire en fusée vers une nouvelle utopie, un voyage spatial vers un monde encore plus paradisiaque.

Ce manuscrit, Anne le confie à son fils David, né en 1962 de son mariage avec Howard Bloom, un américain. Les trois neveux d'Howard, William, Zelda et John-John Bloom, découvrent, eux, en 1982, âgés de dix et de sept ans (les aînés sont jumeaux), un autre chemin pour transgresser l'Histoire humaine : des « souterrains », des tunnels qui permettent de... voyager dans le passé ! Et ils se retrouvent en Égypte antique du temps du pharaon Akhenaton, idiot génial et visionnaire, qui ignore avoir inventé le monothéisme.

À la mort de pharaon, William, Zelda et John-John Bloom ont le projet inouï de ramener sa momie, grâce à ces souterrains, au XX^e siècle, et de la ressusciter. Et ça réussit ! La momie ressuscitée ne comprend rien à ce siècle des télévisions et des avions, fiche la pagaille, s'étonne de sa célébrité, refuse de devenir le maître de l'humanité, doit fuir avec les trois enfants vers une autre époque, le début de notre ère, où finalement elle doit jouer le rôle de Jésus Christ, en compagnie d'une star du bel canto, Alexandra Tchitchikova, exportée au XX^e siècle par hasard ou par amour – et qui jouera, elle, le rôle de la vierge Marie, et assurera l'utopie chrétienne.

Revenus à leur époque, penauds, chez eux à New York, William, Zelda et John-John racontent leurs exploits à leur cousin français, le fils d'Anne, David Bloom.

Vers la fin des années 1980 à Paris, David Bloom exploite ce filon et bâtit une autre utopie, toute individuelle celle-ci : devenir multiple et contradictoire. Il est à la fois patron d'entreprise, constructeur, et terroriste, destructeur. À la fois homme et femme. Et, en même temps, il passe ses week-ends au XIX^e siècle, dans un mystérieux château de Bavière, toujours grâce aux souterrains trouvés par ses cousins. Mais, il dissocie trop ses personnages, qui se mettent à lui échapper, source de quiproquos vaudevillesques. Jusqu'au drame qui le rejette, lui aussi, à vingt-cinq ans, hors de la loi et de la civilisation : avec une jeune femme, Ida, ramenée au XIX^e siècle, il se réfugie en Camargue, « cette terre des songes vrais où sa mère – Anne – dit être née. »

Or, depuis 1969, la Camargue, le delta du Rhône, a vécu un retournement que les efforts d'Anne Bloom pour soulever le secret de ce pays n'avaient pas prévu : cette terre est devenue un laboratoire pour les « gauchistes », ces nouveaux utopistes qui veulent changer le monde, toujours dans l'idée de transgresser l'évolution politique humaine. Ils y ont bâti une civilisation sans loi, sans police, sans contraintes économiques. Les diverses communautés n'ont prêté que peu d'attention aux derniers rêveurs d'une première histoire secrète de la Camargue – et dont Jeanne de Valençay reste le drapeau –, qui se sont réfugiés au cœur de l'étang du Vaccarés.

À partir de 1986, dans ce laboratoire de toutes les audaces, nos héros se retrouvent : David Bloom avec Ida, donc, et puis Anne, sa mère qui veut toujours tenter de faire reconnaître son enfance occultée, et puis ses cousins, William, Zelda et John-John qui, poursuivis par tous les services secrets de la planète, souhaitent la sérénité d'un no man's land, et enfin Alexandra Tchitchikova, la cantatrice revenue, encore grâce aux souterraines, de son rôle antique de Vierge Marie.

Et voilà que les personnages fictifs de la fable de Frédéric de Serbelloni, l'amant décédé de Jeanne de Valençay, s'imposent soudain dans ce réel : les trois dieux-enfants, Je, Toi et Nabucco, débarquent dans cette Camargue où l'imagination est au pouvoir. Ils ajoutent leurs délires au désordre, impressionnent beaucoup William, Zelda et John-John Bloom, qui pourtant veulent échapper aux mirages de l'enfance, grandir.

Et voilà qu'un espion, François Coupry, surgit aussi. Il devient l'ami intime de David Bloom, enquête, s'aperçoit de l'étendue des recherches qui s'élaborent dans cette Camargue, des transgressions de plus en plus affolantes, des vertiges politico-métaphysiques. Après avoir écrit le récit de l'épopée de William, Zelda et John-John, puis le récit de la fondation de cette nation, François Coupry éliminera David Bloom tout en construisant une légende quasi-divine !

Mais Anne Bloom aura-t-elle enfin la certitude que son enfance dans une première civilisation secrète du delta est bien réelle ? Et William, Zelda et John-John Bloom parviendront-ils à grandir ?

En 1990, le reste du monde humain en a assez de cette terre d'exception, et les armées européennes entrent en Camargue pour y remettre de l'ordre. C'est une immense guerre épique où les marginaux, sous les bannières des femmes, organisent la résistance. Jusqu'à l'énorme et optimiste apocalypse finale, quand la flore et la faune, les fleurs et les fauves, quand la nature – en s'écartant de la culture humaine et de la faillite de ses utopies – reprend ses droits sur cette terre du bout du monde, d'où ne surnagent que le fantôme de Jeanne de Valençay et les philosophies de David Bloom.

Telle est la trame de cette saga, et déjà, lectrices, lecteurs, vous en percevez le fil rouge, la musique profonde, son fondement moral, la construction de ses nœuds, ses sens et son but.

*

Notez-le bien : les héroïnes et les héros des *Souterrains de l'Histoire* sont tous vrais, ont existé de chairs et d'âmes (même, on le verra, Je, Toi et Nabucco, les « enfants-dieux éternels »), et certains sont encore vivants aujourd'hui, comme William Bloom. Ils ont vécu ce qui sera rapporté ici, et sous leur véritable identité (le nom de Jeanne de Valençay, dont on ne retrouve nulle trace dans les registres d'état civil, est sans doute déformé). Bien sûr, dans certains récits qui vont suivre, leurs vies seront magnifiées, transposées. Mais c'est le propre de tout discours. Et c'est le propre de l'humanité de se représenter, de se mettre en perspective, de se raconter – et c'est peut être ce que l'animalité, en

silence, lui reproche. Pour nous, la réalité n'existe pas sans le récit qu'on en donne, sans les images qu'on en donne, sans la musique qu'on en donne : sans l'organisation qu'on lui attribue.

*

Donc, lectrices, lecteurs, vous avez longé les couloirs de ce Grand Théâtre, des ouvreuses ont déchirés plusieurs fois votre billet, vous êtes allés faire pipi par précaution nerveuse, une sonnerie sonne, inlassable, et vous pénétrez dans le saint des saints, l'immense salle de spectacle (où pend un lustre géant qui, s'il tombait, vous tuerait), pleine d'or, de balcons, de tentures et de fauteuils rouges : pour assister à cinq Actes. Ou pour lire cinq Actes, formés de quatre fictions écrites par des auteurs (David Bloom, François Coupry, Frédéric de Serbelloni) qui sont aussi des personnages de cette aventure : quatre fictions introduites, annotées, liées, reliées par mes soins, et complétées – terminées dirais-je – par un cinquième livre, ma propre étude, ma propre vision de ces événements. Cinq Actes, donc, données ici dans l'ordre chronologique de notre Saga (si les quatre premiers furent écrits dans un autre ordre), qui tous ont un statut divers dans les degrés possibles des récits et des styles : du merveilleux au réalisme, passant par le romanesque, le policier, le fantastique, l'autobiographie ou la fable, l'académique, l'universitaire ou le décontracté...

Premier Acte, premier Livre, première utopie : *La Récréation du Monde*. Écrit par François Coupry en 1988-1989, quand il séjournait en Camargue, c'est l'histoire fondatrice des civilisations du delta du Rhône, la coupure de 1939, et la vie de Jeanne de Valençay de 1933 à 1969. Si c'était du cinéma, ce serait une fresque hollywoodienne. Si c'était un arbre, un chêne qu'on abat jamais. Si c'étaient des instruments de musique, des violons et des timbales.

Deuxième Acte, deuxième Livre, deuxième utopie : *La Vie ordinaire des Dieux*. Écrit (du moins peut-être en partie) vers 1940 par un personnage (réel !) du premier Acte, Frédéric de Serbelloni. L'histoire détonante d'un voyage en fusée vers un monde encore meilleur, une farce, une courte fable où le chat botté, le petit chaperon rouge et le petit poucet se nomment Je, Toi et Nabucco : un vrai dessin animé. Si c'était un clown, ce serait l'auguste. Si c'était une philosophie, elle résumerait l'humanité. Une musique ? Une chanson naïve.

Troisième Acte, troisième Livre, troisième utopie : *Le Rire du Pharaon*. Écrit en Camargue par François Coupry en 1987-1988 – avant donc *La Récréation du Monde* –, c'est l'épopée d'Akhenaton dirigée par William, Zelda et John-John Bloom, et ses développements chrétiens. Si c'était du Flaubert ce serait Salammbô, si c'étaient des effets spéciaux ils coûteraient très chers. Si c'était une fleur elle serait artificielle mais très émouvante. Et si c'était un opéra : Aïda bien sûr.

Quatrième Acte, quatrième Livre, quatrième utopie : *Avec David Bloom dans le rôle de David Bloom*. Le livre « autobiographique » que le fils d'Anne dicta au magnétophone juste avant de franchir les frontières de la Camargue en 1986, avouant avec jouissance ses multiplicités. Si c'était un oiseau, ce serait à la fois un héron au long cou et albatros aux trop vastes ailes. Si c'était du théâtre (c'est du théâtre) : le baiser de Brecht et Pirandello. Si c'était un navire, le Titanic – mais qui sans cesse renaît de ses cendres noyées au milieu de pub hard-rock à la télé.

Cinquième Acte, cinquième Livre, et cinquième description d'utopies, mon ouvrage à moi, Sarah Starova : *L'énorme Tragédie du Rêve*, que je viens de terminer en cette année 2002. Et qui tente de dire ce que l'on peut savoir sur la création, la composition des quatre ouvrages plus ou moins romancés que l'on vient de lire. Et qui raconte ce que l'on peut connaître de l'histoire, ou plutôt l'« hors-Histoire », de la Camargue, en s'appuyant sur les *Carnets* de François Coupry, des témoignages, d'autres études déjà publiées – notamment les essais de l'historien américain John Worth, du politologue russe Léonide Spéranski, du philosophe allemand Alexander Heterman, du psycho-anthropologue américain Frank Catherland, du zoologue espagnol Domingo de la Cuidad. Si c'était de la télévision, ce serait un documentaire. Si c'était une maison, elle serait solide, stable, aussi vaste que ce Grand Théâtre où vous venez, lectrices, lecteurs, de vous installer...

*

Mais pourquoi, moi, Sarah Starova, née en URSS, me suis-je passionnée pour cette histoire de la Camargue, pour cette cosmopolite famille Bloom, pour ces livres qui ont tenté de dire ces extravagances ? Oui, pourquoi me suis-je enthousiasmée : au point de former, de coordonner, de publier cette saga que je crois exemplaire et significative pour le XXI^e siècle naissant ; et d'en assurer les traductions en divers pays ; et d'aujourd'hui en imaginer cette représentation à grand spectacle ?

Parce que, comme Anne, la mère de David Bloom, ma propre mère affirma être née vers 1940 en cette Camargue secrète, cette civilisation non encore officiellement reconnue, d'avant 1969...

Je me souviens, mon père, à Moscou, il était professeur de Français. Ma mère, Marie née Térance, il l'avait connue lors d'un séjour en France en 1958. Et les démarches avaient été longues, difficiles, pour obtenir l'autorisation de la faire venir dans l'URSS de Khrouchtchev et de l'épouser. Enfin, ils avaient pu entendre la marche de Mendelssohn au palais des mariages, et elle travailla à mi-temps dans un magasin GOUM. En 1962, je naissais. Et mon prénom de Sarah ne vient-il pas, camouflé par un h en trop, du souvenir de cette statue noire dans la crypte d'une église à l'autre bout du monde ? On faisait partie de l'intelligentsia, on logeait dans un deux-pièces qui donnait sur une cour, on avait un réfrigérateur, un récepteur de radio, mais pas de machine à laver, pas de baignoire, je me souviens. Il m'a fallu longtemps avant de concevoir que d'autres gens dans d'autres pays vivaient mieux que nous, les pionniers du socialisme, mais je n'ai pas, aujourd'hui, envie d'avoir une vision triste de mon enfance, de mon adolescence, et de mon pays de naissance à moi. J'allais à l'école, j'avais un bel uniforme d'écolière, j'étais une petite fille simple et riieuse, membre de l'Oktiabriata, « les petites octobristes ». Mais ma mère me racontait. Souvent – en vérité presque tous les jours – ma mère me racontait la terre de sa naissance à elle, de son enfance. Et ça ne plaisait pas beaucoup à mon père. Il disait que cette terre n'était pas vraie, n'existait pas, il disait que cette Camargue n'était qu'une imagination de ma mère, un conte d'abracadabra, un mythe, et il disait que dans son pays à lui, Andréi Starov, ici et maintenant, on se méfiait des légendes, des choses pas réelles et trop mystérieuses, et il disait que ma mère ne devrait pas trop parler. Mais ma mère me racontait, elle me faisait jurer de me taire, c'était un secret entre nous deux, je le jurais, mon père soupirait, inquiet. Elle dut être imprudente. Un matin, j'avais dix ans, il neigeait, sur le boulevard les rares voitures restaient sur des cales, on était, je me souviens, le 19 novembre, jour de la Fête des Forces d'Artillerie et des Fusées, je mangeais de la bouillie aux flocons d'avoine avant de partir pour l'école, deux types sont entrés, ils ont emmené ma mère. Longtemps. Longtemps, en fait trois jours : une éternité. Lorsqu'elle est revenue, elle me sembla plus vieille. Et plus jamais elle ne me raconta. Et mon père, d'un côté il était rassuré, de l'autre il s'inquiétait davantage, parce que ma maman s'enfermait dans le silence, comme si la parole la mangeait du dedans. Mon père était si gentil, il s'occupait de ma maman, mais elle se taisait. Elle passa cinq ans dans le silence, cinq ans la bouche fermée, caressant de sa main la toile cirée rose de la table de la cuisine, passant son temps, toutes ses heures, à caresser de sa main cette toile cirée, sans jamais s'arrêter, comme si elle voulait gommer, raturer, enlever toute trace d'une faute. Au bout de cinq ans, maman est morte de ce silence, et papa ne lui survécut que quelques mois. Moi, Sarah, j'avais quinze ans, l'État Communiste me prit en charge.

Et puis l'Histoire passa, et puis ce fut l'ère Gorbatchev, la parole de ma mère aurait pu se délier, mais c'était trop tard, restait le souvenir, reste ce qu'elle me racontait quand j'étais petite fille :

« Ma Sarah, je suis née hors des conflits humains, j'ai passé mon enfance dans un pays secret, dans le delta du Rhône, il y avait des terres plates, les langues d'herbes rases mêlées aux marais, aux roubines, et des oiseaux, des canards, des aigrettes, des hérons, sous un ciel où les nuages formaient à chaque minutes des couleurs changeantes, et de grands troupeaux de taureaux noirs, les cornes en lyre, broutaient, heureux, avec des chevaux blancs qui batifolaient, les femmes portaient la coiffe du pays d'Arles, les hommes étaient des gardians, des pêcheurs, des artisans, on vivait au rythme des saisons comme en des moments très anciens, et tout n'était que gentillesse, on ignorait la haine, on habitait des mas rustiques, des cabanes tranquilles, on mangeait à notre faim, on dansait, on chantait, et tard la nuit on voyait des cavaliers repartir sous les étoiles, le trident sur l'épaule, tandis que les vols de flamants roses traversaient la lune qui montait une garde sereine au dessus de l'église fortifiée et du village blanc des Saintes-Maries-de-la-Mer. »

Paradis *perdu* : après la mort de mon père et de ma mère, je mis quelques années avant de m'apercevoir que je devenais sourde de l'oreille gauche. Avant de m'apercevoir que, lorsqu'un interlocuteur me parlait du côté gauche, de plus en plus souvent je lui présentais ma joue droite. Avant de m'apercevoir que cette surdité remontait au moment où ma mère s'était tue, ne me parla plus de sa terre natale : quelle hystérie. Peu à peu je comprenais que, lors des réunions ou déjeuners à plus de cinq ou six, la *moitié* des phrases m'échappait. On attribua scientifiquement – je vivais dans un univers scientifique – cette tare à une otite non-décélée et pas soignée. Je l'attribuai, moi, à une absence : une partie du monde m'échappait, justement le lieu d'origine de ma mère, la terre de ma grand-mère. Inutile, une psychanalyse ; inutile également, l'opération chirurgicale que l'on me proposa : je devais retrouver la pièce manquante du puzzle du monde, le pays secret, mon oreille cassée – ignorant encore qu'elle était l'écho des chevilles cassées de Jeanne de Valençay et de Zelda Bloom –, la terre de naissance de maman, la moitié du monde.

Ah ! *ce paradis perdu, retrouvé, reperdu*. Et puis, dans mon réel, l'Histoire officielle continua à passer, un mur s'écroula, le rideau de fer se déchira, je me spécialisai dans l'étude des religions, et

j'appris que cette Camargue n'était pas un mythe niais ou naïf, mais une vérité, et j'appris – par les bribes par ci par là que l'on pouvait glaner, quelques études publiées déjà à la fin des années 1980, surtout les travaux de John Worth préparant son grand livre qui ne paraîtrait qu'en 1993 aux USA –, j'appris l'histoire hors de l'Histoire de ce pays, mon oreille sourde.

En janvier 1990, à Paris, découvrant ce beau petit pays de France pour un congrès sur « les religions et les civilisations » – le premier où nous pûmes venir sans problème, nous les européens de l'Est, après la chute du mur –, je rencontrais ce fameux John Worth. Un grand monsieur à barbe blanche. Il avait, il a toujours, la particularité de se promener avec un rat dans la poche : un rat très civilisé qui de temps en temps pointe son museau et examine les populations. Refoulant ma timidité qu'exacerbait ma demi-surdité, je l'approchai, lui disant, sans bonjour ni rond de jambe :

– Ma mère est née en 1940 dans le delta du Rhône.

– Ah ? me répondit-il : vous aussi ? Vous êtes la treizième que je rencontre (ce chiffre aurait dû m'avertir, il ne fit que m'affoler), et vous êtes devenue sourde d'une oreille, non ?

Je faillis m'enfuir, mais en ce cocktail au premier étage de la tour Eiffel il me prit la main, doucement, John Worth ; je me calmait, et pus lui raconter mon enfance, Les Saintes-Maries-de-la-Mer de ma mère...

– Bien, bien, bien, me dit-il ensuite. Je sens que vous voulez avoir les idées claires, scientifiques. Mais pour comprendre cette terre où votre mère serait née, il vous faut lire d'abord trois fictions qui sont sorties récemment en librairie, *La Vie ordinaire des Dieux*, *Avec David Bloom dans le Rôle de David Bloom*, *Le Rire du Pharaon (La Récréation du Monde)* ne paraîtrait qu'en septembre 1990, car ce pays, comme les autres, ne se saisit d'abord que par l'imaginaire.

Il me parlait à mon oreille droite, et son rat dans sa poche, à qui parfois il donnait des tranches de saucisson, me regardait, acquiesçait, l'écoutait :

– Madame Starova, cette histoire de la Camargue est encore plus mystérieuse, complexe et envoûtante que vous le croyez. Et elle ne peut se comprendre qu'à travers les péripéties de la famille Bloom. David Bloom est-il un danger pour l'être humain, ou bien son Sauveur ? L'humanité va-t-elle changer d'âme, se dégager de l'animalité, ou bien demeurera-t-elle dans la loi de la jungle ? Mais, dépêchez-vous, Madame Starova, d'aller en Camargue, car bientôt il risque de ne plus rien rester de ce rêve ou de ce cauchemar, ah ! dépêchez-vous, n'est-ce pas mon rat ?

En ce mois de janvier 1990, je ne comprenais pas grand chose à ce que j'aurais dû réaliser. Et j'aurais dû mieux l'écouter, ce cher John Worth, plus vite entendre les sous-entendus. Mais le temps que je règle ma vie, que je l'organise ailleurs, devenant citoyenne américaine et enseignant aux Etats-Unis, et le temps que je me documente, quand je voulus enfin connaître la terre de naissance de maman, c'était trop tard : tout était détruit, et redevenu à l'état sauvage ; et cette terre était interdite de nouveau aux humains. Et je perdis encore des mois et des lois avant d'obtenir des autorisations.

Ce n'est qu'en 1997 que je refis, d'Arles vers les Saintes, le trajet de Jeanne de Valençay en 1939, celui de François Coupry en 1987 – mais... pénétrant une sorte de forêt vierge, comme si jamais l'humain n'y avait mis son nez ; et tout sera comme je le décrirai, dans quelques centaines de pages, oui, jusqu'à cette vision :

« La mer avait mangé le village du bout du monde, toutes les maisons étaient noyées : seule, au milieu des vagues qui l'avalait à moitié, se dressait encore l'antique église, ocre, fortifiée, bateau surnageant encore sous un ciel de feu et de nuages gris, telle la barque qui amena autrefois au bord de la Méditerranée sainte Marie-Jacobé et sainte Marie-Salomé ! »

Et puis, j'ai donc rencontré William Bloom, j'ai parlé longuement avec lui.

*

Spectateurs, lectrices, lecteurs, vous vous êtes assis dans la grande salle de représentation de ce Grand Théâtre, et vous venez de lire des cascades d'informations qui vous ont déjà bousculé les oreilles et l'entendement – et vous regrettez peut-être de n'être pas sourd d'une oreille ; ce qui vous aurait peut-être permis d'y voir plus clair.

Et vous vous sentez plein d'interrogations, mal à l'aise : car le rideau est déjà levé...

La scène est visible, comme si le spectacle avait déjà commencé !

Et soudain, sans tambour ni trois coups, et sans que les lumières (et le lustre immense qui vous tuerait) ne s'éteignent, voilà que tous les personnages entrent en scène, en vac. Des centaines d'hommes et de femmes envahissent l'espace, en habits de tous les jours, tout simplement, trop simplement. Et vous ne pouvez distinguer, parmi cette foule, qui se nomme François Coupry ou David Bloom. Où est Anne Bloom ? Où sont William, Zelda et John-John Bloom ? Et Jeanne de Valençay ? Et Je, Toi, Nabucco ? Et la Tchitchikova, cette cantatrice qu'il vous tarde de croiser, future Vierge Marie ? Et Ida ? (Et ma mère ?) Et où est Akhenaton, ou sa momie ? Et Frédéric de Serbelloni ? Sans

parler de Guillaume Estrella, de Pierre Morlevent, du « Niño Chiclanero », de Philippe Lescure ou d'Ernestine Randeau, de Muscadia et de Coupvokine, dont vous n'avez encore pas entendu parler.

Et voilà, ils sont là. Et, sur scène, ils commencent – là, devant vous – à se grimer, à se passer du fond de teint, à se maquiller, à se peindre les yeux, à s'habiller, à essayer des costumes, à les ajuster : comme si vous, spectateurs, lectrices, lecteurs, vous n'étiez pas présents, à les regarder.

Et la scène est trop nue. Et la scène est éclairée trop faiblement, comme une antichambre... Ou comme de vagues souvenirs des effets d'ombres et de lumières, de vrais et de faux, de la caverne de Platon. Au fond de cette scène, il n'y a pas de décors, rien qu'un rideau noir, une bâche : mais *derrière* cette bâche, qui vous paraît peu à peu bien transparente, vous devinez une intense activité, vous devinez la préparation et l'érection de toiles peintes, les architectures et les rues d'Avignon, les paysages de Camargue, la maquette de l'église des Saintes-Maries-de-la-Mer, dont le clocher se lève vers le ciel comme le doigt d'un Dieu, et il y a même des flamants roses.

Ah ! soudain, vous tous, centaines de spectateurs, de lectrices, de lecteurs, vous vous levez, une rumeur vous parcourt du parterre jusqu'aux balcons dans un cyclone de points d'exclamation, vous vous levez : vous comprenez que *les acteurs ne vont point jouer sur scène mais dans les coulisses* ! Révolution aussi intense que celle de Galilée ou de Copernic, dans cette représentation des non-dits de l'Histoire humaine, de ses souterrains, ce n'est plus la scène officielle qui se trouve en avant, lisible, mais son *à-côté*, en un grandiose renversement des points de vue, la scène n'est plus le centre du monde, vous vous levez ! Et toutes, tous, que vous soyez jeunes ou pauvres, riches ou vieux, homosexuels ou amatrices de violoncelles, Arabes ou Juifs, informaticiens ou vendeurs de cacahouètes, dans un désordre de sacs, de pochettes, de smokings, de burnous et de boubous, en foule vous vous précipitez, vous serrant, vous poussant à travers les lignes des fauteuils, les travées, vers de petites portes parmi les velours rouges, vers des escaliers en colimaçon, vers les coulisses, les loges des artistes, vous vous précipitez vers l'envers du théâtre, vers l'envers ordinaire des décors – où, tout à coup, ils vous apparaissent à l'endroit.

*

Et du sommet du plus haut des dômes du Grand Théâtre, et pour la troisième fois, retentissent les trompettes des anges en vrai toc.

De même que les acteurs, toujours sur scène, vont aller jouer en coulisses, de même que les spectateurs ont quitté la salle de spectacle pour pouvoir assister à la représentation, l'orchestre, dans ce complet bouleversement des usages admis depuis Aristote, se trouve à *l'extérieur* du théâtre. Les violons, les hautbois, les harpes, les cors, les guitares électriques, les cymbales, les batteries, les saxos, les bandes magnétiques, les flûtes, les clavecins, sous un soleil qui se couche comme une lampe qui s'éteint, entourent les arcs, les colonnes, les péristyles, les escaliers monumentaux, au milieu des oliviers, des amandiers, des acanthes, des hibiscus et des cactus.

Et voilà que les violons dans la nuit entament le début de cette Saga, comme un bateau qui surgirait au loin de l'océan, ou un soleil au large en un nouveau matin – et pourtant il est déjà 9 h. du soir, ici, à Bizerte, là où j'imagine que pourrait avoir lieu cette représentation, cette mise en scène, qui servira de cadre à mes analyses, à l'exposition des divers livres, des divers Actes...

Ces notes d'introduction peuvent – malgré toutes les révolutions et les transgressions – ressembler aux « Ouvertures » des opéras classiques du XVIII^e et du XIX^e siècles : une annonce des thèmes qui permettront de reconnaître les personnages, de souligner les liaisons entre les événements, et qui donneront la tonalité de l'Œuvre, son ambiance, la profondeur de ses rythmes, de ses vagues.

Outre la question essentielle qui a déjà été dite – *changer radicalement l'humanité, ou bien la détruire ?* – et que l'orchestre reprend à force de violons et puis de timbales et de cuivres, cinq autres thèmes vont se lier (*et qui, justement, permettraient d'envisager l'humanité autrement, de ne point la détruire, si l'on adoptait leur philosophie*) :

a) La fiction crée le monde. Non seulement parce qu'on ne peut regarder l'univers qu'à travers le prisme de récits ou d'images, mais surtout parce que la force de ces récits, de ces images, s'impose tant à cet inaccessible réel qu'ils se mettent à le remplacer. Ainsi des situations imaginées créeront la réalité. Ainsi des personnages imaginés s'incarneront-ils dans le quotidien. Et y agiront, au point de changer l'ordre des choses. Ainsi les dieux, ou Dieu, existent, et agissent.

b) Tout être humain est formé d'un ensemble disparate de caractères et de comportements changeants, sans stabilité ni unité. Tout être humain est formé d'un ensemble de masques superposés, ou plutôt alignés les uns à côté des autres. Derrière ces masques, il n'y a aucune Vérité profonde.

c) Il n'y a pas de péché originel, pas de bien et de mal – ni de vérités, ni de mensonges, même superficiels. Car les masques qui forment les humains sont tous contradictoires. Car les humains n'ont

pas – ou si peu – de liberté. Ils sont manœuvrés par les événements, par les rapports qu'ils entretiennent entre eux. Ils n'agissent pas, ils sont agités par l'Histoire. Et même par les situations « hors-Histoire » qu'ils bâtissent pour croire échapper à leur déterminisme.

d) Il n'y a pas d'homme ou de femme. L'être humain passe du masculin au féminin, du féminin au masculin, au gré des circonstances. Le féminin et le masculin font partie de ces masques, cette apparence qui est la seule réalité.

e) Chaque geste d'un humain est produit par son passé. Non seulement par le sien propre, mais aussi par toute la vie de l'humanité depuis les premiers cousins des singes, mais surtout par toute l'histoire du vivant, des animaux, des minéraux, des atomes, et cela jusqu'au sentiment sonore du Big Bang (cymbales) : même dans sa tentative sublime de se désengager de sa nature et de la nature, cet être pensant demeure un animal sur une planète et dans un cosmos qu'il ne domptera jamais.

... Et, puisqu'il est question de musique, de violons, de hautbois, et de sons magnétiques, électroniques, s'entend, au final de cette Ouverture, le leitmotiv des oies sauvages, qui ponctuera l'ensemble de l'Œuvre, revenant sans cesse. C'est la première et dernière fois qu'il sera donné en entier – ensuite il apparaîtra par fragments, par séquences, par variations sur des séries :

« Or, volaient les oies sauvages, les grandes oies blanches, lourdes d'années, aux ailes symphoniques, aux têtes couronnées, elles allaient, puissantes et larges dans la lumière, méthodiques, dans un ordre donné de tout temps, elles faisaient de leurs ailes tourner la terre, elles étaient la mémoire des atomes, elles volaient et entre les longs battements de leurs ailes on pouvait entendre, comme un écho, les chants des routes, les psalmodies puissantes et végétales, héritées de générations en générations, oh ! oies filles des pharaons d'Égypte, et de Ramsès, et d'Aménophis, oh ! oies chéries des princesses aux pieds nus, de Néfertiti traînant sa chaîne d'or sur les carrelages d'Asie, oh ! oies sauvages qui portèrent le Graal, qui guidèrent la barque hasardeuse des saintes Maries, elles allaient et leur vol était conduit par la plus hardie des vieilles oies, grande dame terrible à la peau du cou ratatinée, et tous les autres animaux de l'air, papillons, aigles mauves, libellules, chauves-souris, flamants roses, s'inclinaient à leur passage. »

... À cette évocation du ciel, en ce crépuscule bleu méditerranéen, autour de ce Grand Théâtre, surgissent, venant des roseaux, des marais, éclaboussant des gerbes de vases, surgissent les taureaux, les taureaux noirs aux cornes en lyre, les taureaux de Camargue, menés par des mâles aux ventres luisants qui grattent les poussières puis galopent en serrant leurs flancs, suivis par les vachettes braves aux épaules maigres, suivies des petits veaux qui courent en levant le derrière, et cette masse noire dans la proche nuit illuminée de chants, de contes, de récits, forme un cercle autour de ce Théâtre déjà entouré par l'orchestre, un cercle de pattes et de cornes, un cercle de mugissements, de baves et de violences, un cercle argenté qui ressemblerait, vu de Mars ou de Vénus, à une lune ronde posée sur la planète Terre.

Et l'Ouverture s'achève. C'est le silence tout à coup.

*

Jeanne, maquillée et costumée en Jeanne Holbach (plus tard viendra le costume de Jeanne de Valençay), à l'intérieur du Théâtre, se trouve seule sur scène. Seule : les spectateurs, vous lectrices et lecteurs, étant partis en coulisses, assis les uns sur les autres dans les couloirs, les escaliers, les échafaudages métalliques de derrière la scène, là où paradoxalement vont jouer les acteurs pour vivre les non-dits de l'Histoire humaine. Seule, notre Jeanne : les autres personnages, eux aussi prêts et costumés, ayant reculé dans l'ombre de cette pénombre (il fait plus frais, le lustre s'est éteint).

Elle a, toute seule, peur, notre Jeanne, le trac.

C'est à elle, maintenant, de sauter la première dans cette saga. Le premier épisode des *Souterrains de l'Histoire* lui appartient. Elle a le plus long rôle : quand tout va commencer – maintenant – elle a seize ans ; quand tout finira, elle aura soixante-quinze ans.

Elle a l'angoisse, notre Jeanne, de tout commencer. Elle hésite – comme une nouvelle née. Elle représente bien la manière générale d'agir de toutes ces personnes qui sont vraies, qui ont existé : une certaine passivité... Dans l'attente que les circonstances, les destins, motivent les choix, les actions.

Mais là, il faut qu'elle se décide toute seule, notre Jeanne, et François Couptry, qui a écrit le roman de sa vie et qui se cache avec les autres personnages dans l'obscurité du fond de cette scène de pénombre, ne peut pas l'aider.

Alors elle respire, regarde la salle vide, et elle y va, se dirige vers la porte de l'hôtel des Serbelloni, elle l'ouvre, disparaît ; et tout commence...